Le fantôme du vieux royaume dans la roumanie contemporaine. pour une géographie des imaginaires du futur

Béatrice von Hirschhausen

▶ **To cite this version:**

Béatrice von Hirschhausen. Le fantôme du vieux royaume dans la roumanie contemporaine. pour une géographie des imaginaires du futur. Revue roumaine de géographie, 2020, apers of the Romanian-French Forum (2018) / Études et communications du Forum roumain-français (2018), 64 (1), pp.21-28. halshs-03059541

HAL Id: halshs-03059541
https://shs.hal.science/halshs-03059541

Submitted on 7 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE FANTÔME DU VIEUX ROYAUME DANS LA ROUMANIE CONTEMPORAINE. POUR UNE GÉOGRAPHIE DES IMAGINAIRES DU FUTUR

BÉATRICE VON HIRSCHHAUSEN*

Mots-clés: géographie régionale, espace d'expérience, horizon d'attente, parcours de recherche, approche transnationale.

***"The phantom"* of the Old Kingdom in modern-day Romania. For a geographic approach to the imaginings of the future.** The article offers a second-level reflection based on the results following the micro-geographic research experience conducted by the author in the Romanian countryside, 25 years apart. Returning to her work performed around the decollectivisation of the 1990s, as well as to that carried out more recently on the "specter" of the Old Kingdom ("Vechiul Regat") noted on the maps for the modernization of rural houses in 2011, she shows how it has gone from a regional geography highlighted by the historical past of societies to a regional geography concurrent with their visions of the future. The initial research viewpoint is first presented by briefly restoring it with regard to the disciplinary context of French geography at the time. The presentation of new issues of interpretation posed by contemporary regional differences represents the opportunity to present at greater length the two theoretical categories employed to emerge from a history-favoring trap which would reduce the geographic differences in terms of equipment between regions on their historical development. The article leads to an original hypothesis which renews regional approaches.

1. INTRODUCTION

L'histoire, écrivait Emmanuel de Martonne dans la Géographie Universelle en 1931, « a séparé longtemps les destinées du groupe roumain attiré vers le Danube, soumis à l'influence byzantine dans sa civilisation, arrêté dans son essor par la conquête turque, du groupe transylvain attiré dans l'orbite d'une puissance du centre européen et pris dans le courant de civilisation occidentale dont le germanisme, héritier des traditions romaines, s'était fait l'organisateur (…). Les problèmes sociaux, politiques et économiques que pose [la réunion de ces deux groupes] sont le fruit de longs siècles de vie séparée » (de Martonne, 1931, p. 700).

Qu'en est-il des différences territoriales entre territoires du Vieux Royaume (*Vechiul Regat*) et nouvelles provinces d'alors, un siècle après l'Unification roumaine? Et que peut dire une géographie régionale contemporaine du double héritage issu de trajectoires politiques longtemps séparées?

Je propose ici une réflexion au second degré à partir de ma propre expérience de recherche, à 20 ans d'écart, entre mes recherches de thèse dans la première moitié des années 1990 sur la décollectivisation roumaine et un travail récent conduit sur la géographie de la modernisation hydraulique des maisons rurales en Roumanie. Il ne s'agira pas ici de présenter en détail les résultats de ces travaux mais de revenir sur l'évolution de mes propres postures de recherche en montrant comment je suis passée d'une géographie régionale éclairée par le passé historique des sociétés, à une géographie régionale articulée à leurs visions du futur. Je présenterai d'abord la posture de recherche que j'avais adoptée lors de ma thèse en la resituant brièvement au regard du contexte disciplinaire de la géographie française de l'époque. J'expliciterai ensuite les nouveaux problèmes d'interprétation posés par la carte des équipements en eau courante de 2011 avant d'exposer plus longuement mes propositions théoriques visant à se dégager d'un piège historiciste qui rabattrait les différences géographiques d'équipement entre les régions sur leur développement historique.

* Professeur, Directrice de recherche au CNRS, UMR Géographie-cités 13, rue du Four F-75006 Paris, beatrice.vonhirschhausen@cmb.hu-berlin.de.

2. UNE GÉOGRAPHIE DE LA DÉCOLLECTIVISATION COMPRISE COMME UNE GÉOGRAPHIE DE L'EXPERIENCE HISTORIQUE

Au moment de ma thèse (Hirschhausen, 1996), la Roumanie était en train de s'engager sur la voie pleine d'incertitude que les spécialistes de science économique et de science politique avaient trop vite nommé « la transition ». L'idée de transition suppose le passage d'un état connu à un autre état connu, passage conduit à travers différentes étapes plus ou moins bien balisées. Dans le cas des pays d'Europe centrale et orientale, il s'agissait au début des années 1990 de passer d'une économie centralement planifiée à une économie de marché et sur le terrain politique de passer d'une dictature communiste à une démocratie parlementaire. Le débat, dans les cercles des experts et des conseillers des gouvernements, portaient non sur la nature mais sur les modalités de cette « transition ». Devait-elle être conduite de manière graduelle ou bien avec une thérapie de choc ?

Les approches géographiques s'intéressent par nature à la diversité des situations (au sens le plus géographique de ce dernier terme) et sont spontanément rétives à l'hypothèse selon laquelle le terme des évolutions pourrait être d'emblée connu et posé a priori. En effet, semblable hypothèse revient à considérer que les trajectoires empruntées dans leur diversité par les évolutions territoriales constituent de simples variations (plus ou moins rapides ou lentes, plus ou moins directes, etc.) d'un même et unique chemin conduisant au même but. C'est à certains égards faire fi de la géographie.

En travaillant pour ma part sur la transformation des campagnes et des systèmes productifs agricoles dans la première moitié des années 1990, j'ai abouti à une géographie des choix individuels et locaux centrée sur la question de la liberté des acteurs au regard des contraintes situées auxquelles ils étaient confrontés. Concrètement, il s'agissait de comprendre comment et pourquoi des villages s'orientaient vers une exploitation individuelle de la terre ou vers des formules associatives liant les propriétaires de parcelles voisines. Je partais de la question de la liberté des acteurs en un lieu particulier et cherchais, à partir d'une analyse micro-géographique de la situation dans des communes d'étude et d'une analyse statistique et cartographique méso-géographique, à interpréter les recompositions régionales. Il s'agissait de partir du micro local pour remonter à des niveaux moyens. Il y avait à cette démarche plusieurs raisons.

Une première raison était d'ordre pragmatique: dans le contexte de très haute incertitude de l'automne 1990, au moment où je démarrais ma recherche de thèse, il était difficile d'ordonner la masse d'informations éparses et contradictoires qui rendaient compte de la transformation à l'œuvre dans les campagnes; choisir d'aller sur des terrains locaux paraissait un moyen plus sûr de produire une connaissance.

Une seconde raison était d'ordre circonstancielle et tenait aux modalités propres à la décollectivisation en Roumanie: on assistait en effet à un démantèlement, sans équivalent en Europe, de l'ensemble du secteur coopératif, sans que soit ouverte la possibilité d'une transformation juridique des entités productives et en transférant l'entière responsabilité de réarticuler les moyens de production à l'échelon des propriétaires fonciers et des tous jeunes gouvernements communaux. J'ai parlé à l'époque d'une « descente » dans les niveaux d'organisation du système productif, du niveau national du Plan socialiste, au niveau micro-local – « descente » dont il fallait alors comprendre les motifs.

Une troisième raison, celle-ci plus personnelle, tenait à mon goût pour les démarches compréhensives, au plus près du terrain. Je dois beaucoup à Octavian Groza et Ionel Muntele alors jeunes assistants ainsi que le professeur Alexandru Ungureanu à l'Université de Iaşi et à Maria Pătroescu et Ion Ianoş, respectivement professeure et chercheur à Bucarest, d'avoir pu faire ce pari du local dans ma recherche. La seule curiosité de la jeune doctorante étrangère que j'étais, découvrant au même moment la décollectivisation et ce qui l'avait précédé, n'aurait pas suffi. J'ai eu besoin de leur appui concret, de leurs éclairages constants et de toute leur patience bienveillante pour interpréter les raisons des choix des sociétés villageoises que je cherchais à comprendre.

Enfin, une dernière raison, dans le contexte d’une géographie francophone de plus en plus ouverte aux questionnements d’ordre culturel, poussait la jeune géographe que j’étais à vouloir dépasser l’analyse structurelle des conditions de productions et de transformation et à vouloir considérer les représentations et les schémas mentaux qui présidaient aux choix individuels et collectifs. La direction de ma thèse par Violette Rey, qui justement était elle-même passée d’une analyse statistique et cartographique des structures de l’espace roumain (Rey, 1975) à une analyse compréhensive et phénoménologique des espaces de « l’entre-deux » (Rey, 1996) m’invitait à faire ce pas. Il s’agissait d’aborder la culture non au seul prisme des discours mais au prisme de l’expérience dans sa dimension à la fois historique et située.

La posture alors adoptée m’a conduite à produire une géographie régionale de la transformation des systèmes agricoles qui trouve son explication dans une géographie de l’expérience que les sociétés locales avait faite du collectivisme et du socialisme réel. Mon schéma explicatif se différenciait ainsi d’une interprétation communément répandue en Roumanie à l’époque, qui voyait dans la réapparition des différences entre les agricultures de montagne, de colline et de plaine et dans le « retour paysan » des régions collinaires comme la fermeture de la parenthèse collectiviste et comme la revanche d’une géographie immémoriale des genres de vies sur le projet homogénéisateur socialiste. Pour ma part, j’y ai vu au contraire l’expression au grand jour de l’expérience collectiviste elle-même et de la diversité des pratiques réelles au sein des coopératives agricoles de production (Hirschhausen, 1997, pp. 207–213).

A bien des égards, la posture alors adoptée a fondé la suite de mes recherches et je n’ai cessé depuis d’interroger sur d’autres terrains, et notamment en Allemagne orientale, ce que les situations géographiques, dans leur dimension à la fois historique et physique, font à la construction de l’expérience des sociétés.

3. DEPASSER LES STÉRÉOTYPES REGIONAUX

Je suis revenue, 20 ans plus tard, travailler à nouveau sur des campagnes roumaines, pour analyser une géographie de la modernisation domestique. Il s’est agi cette fois-ci d’interroger une carte étonnante de l’équipement en eau courante des maisons rurales, tirée des recensements du logement de 2011. On observe en effet sur cette carte (Fig. 1) une forte dissymétrie de part et d’autre de la discontinuité carpatique entre la Moldavie, la Munténie et l’Olténie où les logements dépendent à plus de 60% de l’eau des puits et ne disposent pas d’eau courante et la Transylvanie et le Banat où les logements sont inversement équipés à plus de 60% de robinets.

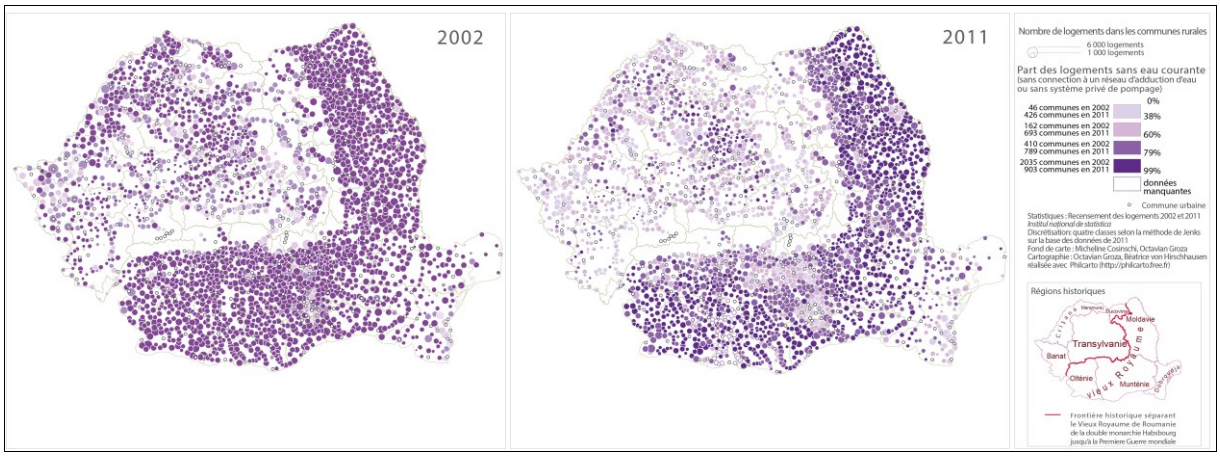

Fig. 1 – L’équipement en eau courante des logements ruraux en 2002 et en 2011.

Cette asymétrie régionale était faible 9 ans auparavant, au recensement de 2002. Et vingt ans auparavant, elle était même inexistante: en 1990, les logements dans l'ensemble des communes rurales, ne disposaient de l'eau courante qu'à moins de 15%. Depuis, la différence ne cesse de s'accroitre. D'un recensement à l'autre, semble apparaître sur ces cartes, le fantôme du Vieux Royaume (*Vechiul Regat*). Le phénomène appelle l'enquête.

Il appelle d'autant plus l'enquête qu'il donne à voir sur une carte, des stéréotypes ordinaires couramment partagés dans la société roumaine, sur l'avance ou sur la modernité des provinces de l'ouest rattachées à la Grande Roumanie au sortir de la première guerre mondiale, au regard du « Vieux Royaume » toujours soupçonné d'archaïsme. Aurait-on affaire à une réédition un siècle plus tard de la différence historique constatée par de Martonne au lendemain de l'Unité?

Ce phénomène appelle également l'enquête, parce qu'il trouve des équivalents dans d'autres Etats d'Europe centrale et orientale. L'observation roumaine semble ne pas être isolée: un journal en ligne de la presse polonaise, avait ainsi publié en 2014, une carte de la fréquence des salles de bain/toilettes dans les campagnes, comptabilisée lors du recensement du logement de 2011 en Pologne (Gąsior, 2014). La carte avait connu un franc succès médiatique car elle laissait étonnamment apparaitre les traces des frontières impériales qui partageaient encore la Pologne un siècle plus tôt. Les deux classes de la discrétisation correspondant aux communes les plus sous-équipées (moins de 70% voire moins 60% des logements équipés) étaient en effet en quasi-totalité situées sur les territoires du Royaume du Congrès, sous domination russe du temps du Partage entre 1815 et 1918.

Pour éclairer le phénomène observé en Roumanie, j'ai repris sans l'avoir prévu, une démarche analogue à celle de ma thèse. Comme alors, je suis partie d'une micro-géographie compréhensive des choix individuels et locaux pour remonter à une géographie régionale de la modernisation. La réédition de cette démarche s'explique en partie pour des raisons comparables.

Sans m'y attendre, j'ai effet constaté avec surprise le profond désengagement de l'Etat roumain en matière d'adduction d'eau: aucune agence de bassin n'a été sérieusement mise en place par les pouvoirs publics nationaux ou régionaux et ce sont donc les initiatives individuelles et communales qui sont venues se substituer à la défaillance étatique: les villageois installent des pompes, les communes commencent à installer de micro-réseaux villageois avec l'aide du second pilier de la politique agricole européenne. C'est donc au niveau villageois et communal qu'il faut aller interroger le phénomène observé.

Par ailleurs, mon goût personnel pour les analyses compréhensives du terrain à travers de longs entretiens avec des villageois est resté le même et c'est très naturellement que j'ai repris le chemin d'une analyse micro-géographique centrée sur les choix des acteurs ordinaires, ceux des « gens de peu ».

Mais je me suis également rendue compte que l'explication de la différence observée entre le Banat et la Transylvanie d'une part et la Moldavie, la Munténie et l'Olténie d'autre part, ne pouvait s'en tenir à une analyse de l'expérience, sauf à tomber dans l'écueil d'une réification de différences historiquement constituées. Les études de terrains, conduites dans deux communes rurales situées, pour l'une dans le Banat (Constantin Daicoviciu), pour l'autre en Olténie (Şişeşti), ont permis de vérifier l'importance des écarts entre les stratégies de modernisation des villageois de part et d'autre: dans la première commune, 75% des foyers disposaient de l'eau courante dans leur domicile lors du recensement de 2011, soit qu'ils aient accès aux premières connexions d'un réseau d'adduction communal en cours d'installation soit qu'ils aient construit leur propre installation individuelle à partir d'un forage (*hydrofor*); dans la secondes, les foyers équipés ne représentent que 5% de la totalité. L'enquête sur le terrain a montré qu'on ne pouvait expliquer cet écart en le rabattant sur une reproduction dans la durée d'écarts de « modernité ». Sur d'autres types d'équipements, comme les téléphones mobiles ou les connexions internet par exemple, les niveaux d'équipement sont analogues dans les deux communes. On ne saurait donc distinguer les « mentalités modernes » d'une commune et « les mentalités archaïques » de l'autre: les habitants des deux côtés partagent un même appétit pour

la modernisation de leurs conditions de vie et pour parvenir à leurs fins, ils font face à des palettes de moyens et de contraintes tout à fait analogues. La compréhension de la différence entre les deux communes suppose donc que l'on mette à distance les stéréotypes qui structurent les représentations ordinaires des deux régions.

4. ESPACES D'EXPÉRIENCE ET HORIZONS D'ATTENTE

Pour construire l'analyse j'ai eu alors recours à deux catégories créées par l'historien Reinhart Koselleck pour décrire le rapport des sociétés à l'Histoire: la catégorie d'« espace d'expérience » et celle d'« horizon d'attente ». Je prendrai ici le temps de définir brièvement ces deux catégories et ce qu'elles peuvent apporter à l'analyse des différences géographiques.

L'espace d'expérience est chez R. Koselleck, la présence du passé. C'est à la fois le passé qui peut être remémoré mais aussi celui qui a été incorporé à un niveau individuel comme au niveau collectif, dans les habitus ou dans les institutions formelles ou informelles.

« (...) [L']expérience, écrit-il, c'est le passé actuel, dont les événements ont été intégrés et peuvent être remémorés. Dans l'expérience se rejoignent et l'élaboration rationnelle et des comportements inconscients qui ne sont pas ou plus obligatoirement présents dans notre savoir » (Koselleck, 1990, p. 311).

Une approche géographique nous invite à prendre en compte la dimension spatiale de l'expérience: elle est configurée au sein d'arrangements sociaux et matériels, tels qu'ils apparaissent par exemple dans les morphologies sociales, dans les systèmes de peuplement ou dans les morphologies de l'habitat. L'espace d'expérience apparaît sous cet angle, géographiquement différencié.

L'horizon d'attente, se définit inversement comme le futur, tel qu'il est imaginé dans les représentations savantes ou ordinaires. C'est le futur tel qu'il est pensé dans le présent. Il n'est pas ramené à un espace mais il est une projection vers des horizons *(Erwartungshorizont)* plus abstraits.

« [L'attente comme l'expérience] est à la fois liée à l'individu et interindividuelle; elle aussi s'accomplit dans le présent; c'est un futur actualisé, elle tend à ce-qui-n'est-pas-encore, à ce-qui-n'est-pas-du-champ-de-l'expérience, à ce-qui-n'est-pas-encore-qu'aménageable. L'espoir et la crainte, le souhait et la volonté, le souci mais aussi l'analyse rationnelle, la contemplation réceptive ou la curiosité – tout cela entre dans sa composition et constitue l'attente » (Koselleck, 1990, p. 311).

R. Koselleck s'est employé à montrer toute la richesse heuristique de ces deux catégories car, écrit-il « concentrées dans leur contenu, elles guident les actions concrètes dans l'accomplissement du mouvement social ou politique » (Koselleck, 1990, p. 310). C'est leur capacité à « détecter » dans la recherche empirique, les modalités particulières par lesquelles les sociétés se pensent dans l'histoire et se vivent dans le temps, que j'ai mobilisée pour éclairer les différences observées entre les sociétés rurales du Banat et d'Olténie et pour mieux comprendre leurs stratégies de modernisation. En effet l'« expérience » et l'« attente » des acteurs sont à la fois *interdépendantes* entre elles, *instables* dans le temps.

- Elles sont *interdépendantes* au sens où les acteurs font leurs choix à partir de leur expérience, une expérience que Koselleck dit « saturée de réalité » (*idem*, p. 313) mais aussi à partir d'attentes, qui elles sont imprégnées d'imaginaire; les attentes bien-sûr se nourrissent de l'expérience; elles la dépassent aussi; mais inversement l'expérience trouve sens et forme en fonction des attentes (*idem*, p. 314). Ainsi le sens donné à l'expérience, la valeur symbolique qu'on lui accorde dépend de la manière dont on s'imagine le futur.
- L'expérience et l'attente des acteurs sont aussi *instables* dans le temps: les attentes se transforment au fil de l'expérience et cette évolution des attentes modifient en retour la nature de l'expérience. Ainsi par exemple, les attentes et espoirs des villageois que je rencontre en ce milieu des années 2010 sont très différents des attentes qu'ils pouvaient avoir dans les années

> 1990 ou dans les années 1980 ou 1970. La transformation de ces attentes rétroagit sur la perception et la mémoire qu'ils ont de leur propre expérience des époques socialiste et postsocialiste: dans les années 1990, à l'heure où beaucoup se projetaient dans un futur économique d'abondance, l'expérience socialiste était remémorée comme une période de pénurie; mes carnets de terrain de l'époque sont pleins de ces évocations de l'absurdité et de l'inefficacité de la distribution socialiste. Aujourd'hui, après deux décennies d'attentes déçues et alors que le sentiment d'insécurité face l'avenir prédomine, l'expérience socialiste est remémorée par beaucoup non plus sous l'angle des pénuries mais sous celui de la sécurité: sécurité de l'emploi et du logement, stabilité des prix, etc. Les acteurs individuellement et les sociétés locales à un niveau collectif, ne retiennent pas la même chose de leur expérience historique. Celle-ci fluctue.

Appliquée à l'analyse des stratégies de modernisation domestique des villageois roumains des années 2010, les deux catégories s'avèrent non seulement interdépendantes entre elles et fluctuantes dans le temps, mais également *géographiquement situées*. J'ai pu montrer que les différences observées dans les deux communes de mon étude ne tenaient pas à des différences entre des « mentalités » élaborées au fil de l'histoire mais qu'elles correspondaient à deux manières différentes de se situer aujourd'hui entre expérience et attente.

Du côté de l'expérience, mon analyse a pris en compte la longue durée historique des configurations sociales, matérialisées dans les morphologies de l'habitat et des systèmes de peuplement, stabilisées dans les arrangements institutionnels, incorporées dans les habitus sociaux, chaque fois différemment selon les régions et leurs appartenances territoriales dans le passé. Mais si l'on considère que l'espace d'expérience est bel et bien sans cesse réévalué, réinterprété et du coup reconstruit sous l'effet de la transformation des attentes, mon analyse ne pouvait considérer les forts écarts entre les stratégies contemporaines de modernisation domestique comme un simple héritage, comme une reproduction de l'expérience ou comme une reconduction mécanique d'une « avance » ou d'un avantage banatain sur un supposé « archaïsme » olténien.

Pour considérer les attentes, je me suis donc intéressée à la manière dont les villageois considèrent les futurs promis aux différentes régions et j'ai pu observer que les multiples choix et propos quotidiens des acteurs locaux actualisent en permanence dans la sphère matérielle et sociale une carte mentale qui promet le progrès à l'Europe centrale et le retard à l'Europe balkanique. Les habitants tendent à se conformer aux « destins » que les imaginaires géographiques assignent aux territoires. Ils s'y réfèrent pour donner sens à leur expérience, pour identifier les ressources du passé dont ils peuvent jouer et pour faire leurs choix en direction du futur. Des deux côtés des Carpates, les villageois se situent dans une « historicité de rattrapage » (Hirschhausen, 2018, p. 146–170); des deux côtés, ils aspirent à des modes de vie plus confortables. Mais ils diffèrent dans leurs manières de concevoir les moyens d'accéder à des standards de vie plus « moderne ». Cette différence se construit sur deux manières d'apprécier leur passé. Dans le Banat, les habitants considèrent qu'ils appartiennent au monde de la modernité et que seule l'épisode communiste les avaient un temps détourné de leur « destin » centre-européen; ils interprètent donc leurs efforts présents pour moderniser leurs maisons et y installer l'eau courante comme la poursuite de leur développement antérieur; ils cherchent à progressivement équiper les bâtiments dont ils héritent de leurs parents et grands-parents. Dans le village olténien, les habitants considèrent au contraire qu'ils héritent d'un passé « archaïque », et que l'accès à la modernité et à des modes de vie plus confortables passe par une rupture avec cet héritage. Ils n'envisagent donc pas la modernisation comme une simple amélioration de leur habitat mais comme une rupture avec les modes de vies locaux. Il leur faut alors reconstruire de fond en comble de nouvelles maisons selon de nouveaux modèles, importés « de l'Ouest » et des régions qu'ils jugent « plus civilisées ». Les deux manières dont les deux sociétés se pensent et se décrivent dans la narration et dans la géographie du progrès, induisent des modalités très différentes de développer leurs stratégies de rattrapage.

On ne peut réellement démêler dans le discours et les pratiques des acteurs locaux, ce qui, de l'héritage territorial matériel et social ou bien des potentiels qu'ils lui prêtent et des futurs qu'ils projettent, conditionne leur choix et motive leur agir. La recherche de causalité ne peut exclure ni les croyances, qui sont situées dans la sphère du langage et des représentations, ni les processus historiques et cumulatifs situés dans les apprentissages cognitifs, dans les institutions formelles et informelles ou dans les héritages matériels.

L'étude des interdépendances et des fluctuations dans le temps et dans l'espace, de l'expérience et de l'attente des villageois permet ainsi d'éclairer de manière originale les choix et les stratégies qu'ils adoptent pour moderniser leurs logements et améliorer leurs conditions de vie. La géographie des stratégies locales de modernisation n'est pas seulement une géographie de l'expérience historique, comme je le pensais en 1996. Elle est aussi une géographie des attentes; elle est calée sur les futurs que l'on tient pour probables, en fonction des positions sur la carte de l'Europe et du pays. Ce travail plaide pour ce que j'ai appelé une « géographie des futurs imaginés ».

5. RETOUR SUR DES SAVOIRS CONTINGENTS

En guise de conclusion, j'avancerai une observation: au fil du parcours de recherche que je viens d'évoquer, je n'ai pas échappé à un certain « air du temps » au sein de la géographie internationale et même plus largement au sein des sciences sociales. Dans les années 1990, s'intéresser à l'expérience des acteurs, était une manière de reconsidérer les structures (sociales, économiques, politiques) sous l'angle du vécu des sociétés; mon intérêt d'alors pour les expériences historiques locales est à resituer dans le contexte de recherche d'une époque de mise en cause du paradigme structuraliste et de montée des curiosités intellectuelles pour la culture et pour les approches « par le bas ». Vingt ans plus tard, mon intérêt pour les futurs imaginés des sociétés locales intervient au moment où se développent les curiosités intellectuelles des sciences sociales en général et de la géographie en particulier pour l'imaginaire des sociétés (Debarbieux, 2015). Les savoirs que nous produisons sont contingents, dépendants des contextes de leur production; il nous faut donc essayer, au fil des variations de l'environnement épistémique au sein duquel nous travaillons, d'expliciter nos postures et les nouvelles perspectives qu'elles ouvrent sur la compréhension des sociétés. Ces perspectives sont complémentaires; elles sont concurrentes aussi, mais ne peuvent jamais prétendre, chacune à elle seule, détenir l'ensemble des clés d'analyse.

Cette observation voudrait aussi souligner la vertu heuristique de regards croisés transnationaux sur un même objet de recherche: je l'ai dit plus haut, ma compréhension des sociétés rurales roumaines en tant que doctorante puis chercheure étrangère s'est faite sous le regard et avec l'accompagnement d'universitaires de Roumanie. J'y ai transporté des catégories d'analyse, des outils et des méthodes élaborés dans le contexte de la géographie francophone et des études est-européennes de langue allemande. J'en ai tiré des analyses en partie « décalées » au regard des paradigmes dominants dans la géographie roumaine, mais potentiellement enrichissantes, pour la compréhension de la société roumaine elle-même et, au-delà, pour la production d'un savoir géographique de portée plus théorique. Symétriquement, la géographie des territoires de France a également tout à gagner à des analyses conduites par des chercheurs venus d'autres parties d'Europe ou du monde. Le regard de jeunes collègues de Roumanie, de Pologne, de Bulgarie ou d'ailleurs aiderait à « provincialiser » l'Europe – et en l'occurrence l'Europe occidentale – pour reprendre le vœu émis il y a bientôt vingt ans par l'historien indien Dipesh Chakrabarty (2000). Souhaitons donc que s'accroisse le chassé-croisé des doctorants et jeunes chercheurs à travers le continent, en particulier entre France et Roumanie.

Cent ans après l'Unification de la grande Roumanie, je ne saurais reprendre à mon compte les termes de l'analyse de de Martonne qui renvoyait les différences qu'il observait entre les espaces du Vieux Royaume et des nouvelles provinces à la longue durée des accumulations historiques. C'est,

aujourd'hui, moins vers le passé que vers les visions du futur, que je me suis tournée pour comprendre l'apparition, au cours des années 2000, du fantôme du Vieux Royaume sur la carte de la modernisation des logements ruraux. Il me semble important avec Bernard Lepetit, de ne pas se limiter « à établir les filiations que supposent les phénomènes auto-entretenus » et de chercher plutôt à « reconstituer les précédents que chaque moment réactive » (Lepetit, 1995, p. 19) sous le regard des horizons d'attentes. Et c'est sur ce vœu que je terminerai ici: celui de voir la géographie régionale considérer les longues accumulations de l'histoire dans les territoires au prisme des imaginaires du futur.

BIBLIOGRAPHIE

Chakrabarty, D. (2000), *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton University Press, 301 p.

Debarbieux, B. (2015). *L'espace de l'imaginaire: Essais et détours*, CNRS Éditions, Paris, 307 p.

Michał Gąsior „Polska wschodnia mieszka w domach bez łazienki? – ta mapa zadziwiła internautów. Ale nie jest tak źle, jak pokazuje", naTemat.pl, 2 juillet 2014. http://natemat.pl/108469,polska-wschodnia-mieszka-w-domach-bez-lazienki-ta-mapa-zadziwila-internautow-ale-nie-jest-tak-zle-jak-pokazuje (dernière consultation 28.02.2019).

de Martonne, Emm. (1931), *L'Europe centrale,* in *Géographie universelle,* Tome **IV**, volume *2* (dir. Vidal de la Blache, P., Gallois, L.), Librairie Armand Colin, Paris*,* pp. 381–845.

Koselleck, R. (1990), *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Editons de l'EHESS, Paris, 334 p.

Lepetit, B. (dir.) (1995), *Les Formes de l'expérience; une autre histoire sociale*, Albin Michel, Paris, 337 p.

Rey, Violette (1975), *La Roumanie: essai d'analyse régionale*, Edit. SEDES, Paris, 228 p.

Rey, Violette (1996), « Europes orientales », in *Géographie Universelle*. T. **10**: *Europes orientales; Russie; Asie centrale* (Violette Rey et Roger Brunet), Edit. Belin, Paris, pp. 7–206.

Rey, Violette, Groza, O., Ianoş, I., Pătroescu, Maria (2000), *Atlas de la Roumanie*, CNRS Libergéo/La Documentation Francaise, Paris, 168 p.

Rey, Violette, Groza, O., Ianoş, I., Pătroescu, Maria (2007), *Atlas de la Roumanie*, 2e édition entièrement actualisée, CNRS GDRE S4/La Documentation Francaise, Paris, 208 p.

von Hirschhausen, Béatrice (1997), *Les nouvelles campagnes roumaines. Paradoxes d'un retour paysan,* Edit. Belin, Paris, 240 p.

von Hirschhausen, Béatrice (2017), *De l'intérêt heuristique du concept de « fantôme géographique » pour penser les régionalisations culturelles*, L'Espace géographique, t. **46**, n° *2*, pp. 106–125.

von Hirschhausen, Béatrice (2018), *Les frontières fantômes en Europe centrales et orientales. Essai de géographie culturelle*. Mémoire inédit. Habilitation à diriger des recherches. Universités de Paris 1 Panthéon Sorbonne. Non publié. 333 p.

*** (1983-2005), *Geografia României*, Edit. Academiei Române, Bucureşti, 5 volumes.

*** (1996), *România. Atlas istorico-geografic*, Edit. Academiei Române, Bucureşti.

Reçu 4 mars 2019